

MICHEL DE
MONTAIGNE



Journal de voyage en Italie

présenté & annoté par le Dr A. Armaingaud

(TOMES 1 & 2)



PRNG
P.R.N.G. ÉDITIONS

Même auteur, même éditeur :



Tous droits de traduction de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Conception, mise en page et maquette: © Éric Chaplain
Pour la présente édition: © PRNG EDITIONS — 2015/2019
PRNG Editions (Librairie des Régionalismes):
48B, rue de Gâte-Grenier — 17160 CRESSÉ

ISBN 978.2.36634.143.0

Malgré le soin apporté à la correction de nos ouvrages, il peut arriver que nous laissions passer coquilles ou fautes — l'informatique, outil merveilleux, a parfois des ruses diaboliques... N'hésitez pas à nous en faire part: cela nous permettra d'améliorer les textes publiés lors de prochaines rééditions.

MICHEL DE MONTAIGNE

**JOURNAL DE VOYAGE
EN ITALIE**

(TOMES 1 & 2)

ETUDES, COMMENTAIRES ET NOTES
PAR LE D^r A. ARMAINGAUD



AVANT-PROPOS DE L'ÉDITION DE 1928

Ce journal n'a été publié pour la première fois qu'en 1774 par Meunier de Querlon, employé de la Bibliothèque du Roi, chez Le Jay, libraire à Paris, rue Saint-Jacques, sous ce titre : *Journal de Voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la Suisse et l'Allemagne, en 1780 et 1781 ; avec des notes par M. de Querlon*. Dédié à Buffon, il est précédé d'un Discours préliminaire dans lequel Meunier de Querlon raconte l'histoire de la découverte du manuscrit. Montaigne ayant parlé plusieurs fois de ce grand voyage dans les *Essais*, notamment au chapitre IX du livre III, et aussi des « Lettres de bourgeoisie romaine » qui lui furent accordées à Rome, on n'ignorait pas qu'il l'avait fait, bien qu'on fût surpris qu'il n'eût rien publié à son sujet. Personne n'y pensait plus lorsque, en 1774, cent quatre-vingt-deux ans après sa mort, un manuscrit fut trouvé au château de Montaigne, en Périgord, qui avait pour titre *Journal des voyages de Montaigne*. Meunier de Querlon explique, en le publiant, comment il fut découvert par le chanoine Prunis et comment, après avoir été examiné par divers hommes de lettres, tant en province qu'à Paris, il fut unanimement reconnu, comme étant le récit, en partie autographe, de son voyage. Il ne peut d'ailleurs y avoir aucun doute sur cette authenticité même en l'absence du manuscrit qui n'a jamais été retrouvé, ni avant ni après la Révolution, à la Bibliothèque du Roi, où il avait été recueilli. A l'époque où il fut trouvé et examiné, il n'y avait peut-être pas autant qu'aujourd'hui d'érudits ou d'amateurs auxquels on pût s'en rapporter avec une confiance absolue. Toutefois, il suffit de bien connaître l'esprit de Montaigne, ses idées maîtresses, son caractère, son style, pour le retrouver tout entier dans ce récit dont le naturel et la sincérité sont évidents. On y retrouve même bien des pensées et des expressions qui figurent dans les *Essais*.

C'est au mois de mars 1580 qu'avait paru, à Bordeaux, la première édition des *Essais*. Peu après, Montaigne, qui était gentilhomme ordinaire de la Chambre, part pour Paris, allant à la Cour. Il avait envoyé à Henri III un exemplaire des *Essais* dont le Roi le remercia fort gracieusement par ces paroles : « Monsieur de Montaigne, vous m'avez fait le plus grand plaisir en m'adressant votre beau livre des *Essais* ». — « Sire, répondit Montaigne, je suis heureux que mon livre vous plaise, car cela prouve que je vous plais moi-même, le livre n'étant pas autre chose que mon image personnelle ». Or le chapitre XXI du livre II qui, dans cette première édition, n'a qu'une page et demie, est consacré à accuser le roi régnant, Henri III, d'une nonchalance coupable et lui reproche de « s'apoltronner » dans son château « à des occupations lâches et vaines » pendant que ses sujets exposent leur vie pour conserver la sienne. Il est vrai qu'il ne nomme pas Henri III, mais j'ai démontré⁽¹⁾ que c'est bien lui qu'il désigne ainsi et aucun commentateur ne m'a réfuté. Non seulement Henri III n'a pas relevé cette accusation, mais il n'a cessé, jusqu'à sa mort, de témoigner à Montaigne estime et amitié. J'ai

(1) Étude sur Michel de Montaigne, t. I^{er} de la présente édition.

proposé de cette étonnante attitude du Roi une explication qui d'ailleurs n'est qu'une hypothèse. Quant au fait lui-même, il est incontestable.

Montaigne quitte la Cour en juin et se rend au siège de la Fère que les Réformés défendaient contre le maréchal de Matignon. Son ami Philibert de Grammont y ayant été tué, il fait partie du cortège d'amis qui va l'ensevelir à Soissons. C'est peu après qu'il commence ce voyage sans que nous sachions comment il était venu de Soissons à Beaumont-sur-Oise d'où il partit le 5 septembre, une semaine avant la chute de La Fère, les deux premières pages du manuscrit manquant lorsqu'il fut découvert.

Par la Champagne, le duché de Lorraine, la Suisse, la Bavière, le Tyrol, le col du Brenner, la Lombardie et la Toscane, il gagne Rome où il entre le 30 novembre.

La lecture du *Voyage* éclaire vivement les *Essais*. Nous y rencontrons en effet des réflexions que nous retrouverons ensuite dans les *Essais*, en 1588 et 1595, mises au point et développées. On le voit recueillant sur les hommes, et même sur les institutions des pays qu'il visite, des observations qui, reprises dans son grand ouvrage, confirment ou complètent les faits qu'il a observés dans l'histoire, dans les livres ou dans la vie qui se déroule autour de lui. On le voit avec intérêt noter et juger droitement, sainement, sans aucun préjugé, les mœurs, les usages des pays divers qu'il traverse, leurs habitudes, leur coucher, leur vêtement, leur chauffage, même les particularités des cours, et aussi les différences de religion.

Il diffère beaucoup de la plupart des voyageurs qui ne recherchent guère, quand ils vont à l'étranger, que la fréquentation de leurs compatriotes afin de ne pas perdre contact avec leur langue, leurs habitudes, leurs mœurs. Montaigne fait tout le contraire afin de pouvoir comparer et s'instruire.

J'aurai quelques considérations à ajouter à celles que le *Voyage* a suggérées aux précédents commentateurs. Je les présenterai soit à la fin du *Voyage*, soit dans le dernier volume de la présente édition. Je me bornerai ici à traiter deux points nouveaux.

Constatons d'abord qu'aucun commentateur, à ma connaissance, n'a relevé la raison la plus digne d'attention que Montaigne ait donnée de son voyage : « L'autre cause qui me convie à ces promenades, c'est la disconvenance aux mœurs présentes de notre État » ⁽¹⁾. Et il explique que cet horrible spectacle que lui donnent les mœurs de la France — dont il ne se refuse pourtant pas à entrevoir l'amendement — le décide cependant à s'éloigner pour quelque temps de son « voisinage » où règnent « une forme d'état si débordée qu'à la vérité c'est merveille qu'elle se puisse maintenir », « des mœurs si monstrueuses en inhumanité surtout et déloyauté, qui est pour » lui « la pire espèce des vices », qu'il n'a pas « le courage de les concevoir sans horreur ». Plusieurs années après la fin de son voyage, quand il analyse attentivement ce que sont devenues les mœurs, les institutions et les lois de son pays, il finit cependant par reconnaître comme une chose notable qu'elles

(1) *Essais*, III, IX, t. VI.

ont survécu à ces affreuses secousses qu'on aurait pu croire mortelles. A ceux qui lui objecteraient qu'en voyageant il risque de trouver à l'étranger des mœurs et des sociétés aussi peu recommandables, il répond qu'il sait bien ce qu'il fuit en quittant son pays, mais qu'il ignore ce qu'il trouvera au dehors, et qu'enfin c'est toujours gain de changer un mauvais état contre un état incertain et que les mœurs d'autrui ne nous chagrinent pas autant que les nôtres. D'ailleurs il n'était pas sans savoir plus ou moins qu'au moment où il commençait son voyage, les conditions politiques étaient moins troubles en Allemagne et en Italie qu'elles ne l'étaient en France. — Quoi qu'il en soit, il était intéressant de constater que Montaigne était tellement malheureux de l'état moral et social de son pays qu'il éprouvait le besoin de s'en éloigner quelque temps.

Il est aussi une tout autre cause qui — moins certaine, mais, à mon avis, très probable — a poussé Montaigne à ce grand voyage : c'est le caractère de sa femme qui, sinon constamment, du moins à de certains moments, le faisait souffrir et le portait à se séparer d'elle pendant quelques mois. Ne dit-il pas, en effet, que les femmes ont tendance à disconvenir à leurs maris, qu'« elles saisissent à deux mains toutes les couvertures de leur contraster ? »⁽¹⁾. Et, quelques lignes plus loin, quand il cite le mot de Caton : « Autant de valets, autant d'ennemis », n'ajoute-t-il pas qu'ainsi Caton a voulu nous avertir que « femme, fils et valet, autant d'ennemis à nous ? » Montaigne nous dit encore que les petites épines du ménage, par leur nombre et leur répétition, l'impatientent et l'agacent. Il va encore plus loin : la direction du ménage et la gestion de ses biens lui pèsent tant que l'un de ses souhaits, « pour cette heure, ce serait de trouver un gendre qui sût appâter commodément » ses « vieux ans et les endormir, entre les mains de qui » il déposât « en toute souveraineté la conduite et usage de ses biens, pourvu qu'il y apportât un courage vraiment reconnaissant et ami.... Mais nous vivons en un monde où la loyauté des propres enfants est inconnue »⁽²⁾. Enfin l'anecdote suivante du soulier neuf qui vous blesse le pied⁽³⁾, destinée à montrer que l'étranger ne peut savoir combien coûte souvent au mari l'ordre, acheté trop cher, qu'on voit régner dans sa famille, n'apporte-t-elle pas un nouvel argument en faveur de notre supposition. Reportons-nous au passage de Plutarque : « Un Romain ayant répudié sa femme, ses amis l'en tancèrent en lui demandant : Que trouves-tu à redire en elle ? N'est-elle pas femme de bien ? N'est-elle pas belle ? Ne porte-t-elle pas de beaux enfants ? — Et lui, étendant son pied, leur montra son soulier et leur répondit : Ce soulier n'est-il pas beau ? n'est-il pas bien fait ? n'est-il pas tout neuf ? toutefois il n'est personne de vous qui sache où il me blesse le pied ». On est donc autorisé, croyons-nous, à ajouter aux raisons de son voyage son désir de fuir momentanément les soucis du ménage, car « l'absence dépouille de tous tels pensements ».

On a plusieurs fois, à propos surtout du voyage d'Italie, mais aussi en fai-

(1) *Essais*, II, VIII, t. III.

(2) *Essais*, III, IX, t. VI. P. 19 de notre édition.

(3) *Ibid.*, p. 9.

sant allusion à tel ou tel détail du reste de sa vie, prétendu que Montaigne était hypocondriaque, ce qui aurait fait de lui un homme bien malheureux et bien ennuyeux. Il n'en était absolument rien.

J'ai l'honneur, depuis bien longtemps déjà, d'être membre correspondant national de l'Académie de médecine. Habitant Paris pendant plusieurs mois chaque année, j'assiste, presque chaque semaine, à ses séances ; j'y entends avec plaisir de savantes communications et j'aime à m'y trouver en contact avec l'élite du monde médical. Or, dans une séance du mois de décembre 1907 à laquelle je n'assistais pas, mon ami le professeur Landouzy, doyen de la Faculté, très versé dans l'histoire de la médecine, présenta Montaigne comme un hypocondriaque qui, dans son grand voyage, « promena ses malaises, ses douleurs, ses préoccupations constantes de santé, son humeur inquiète à travers les eaux thermales françaises, allemandes et italiennes, demandant partout des remèdes à la lithiase rénale dont il se plaignait d'avoir hérité de Monsieur son père ». Un des membres de l'Académie, surpris d'entendre parler ainsi de l'auteur des *Essais* qu'il lisait souvent, m'écrivit pour me rapporter ce qu'avait dit Landouzy, ajoutant qu'il espérait bien qu'à mon retour à Paris je prendrais la parole pour réfuter l'opinion du doyen, ce que je fis à la séance du 25 février 1908. L'éminent professeur, qui avait autant d'esprit que de savoir, fut si bien convaincu qu'il s'écria, quand j'eus terminé : « Je suis heureux d'avoir commis la méprise qui a amené M. Armaingaud à la tribune, car elle a été l'occasion pour l'Académie d'entendre une communication qui m'a pleinement convaincu ». Espérant que mes lecteurs m'en sauront gré, je reproduis cette communication qui intéresse le *Voyage* puisqu'elle montre que Montaigne fut tout le contraire d'un voyageur hypocondriaque.

Serait-il possible que Montaigne, ce grand maître de la sagesse humaine, ce grand hygiéniste de l'esprit, et par là même du corps, ce professeur d'équilibre mental, ait été lui-même un déséquilibré, un désorienté, un obsédé ? Mon ami Landouzy, à qui nous devons de si charmants travaux sur la médecine dans l'histoire, — notamment son récent mémoire sur le traitement des écrouelles par les rois de France, — me pardonnera de venir proposer ici une opinion toute différente de la sienne. Non, Montaigne n'a jamais été à aucun degré « hypocondriaque ». Bien plus, sa disposition mentale en présence de la maladie me semble avoir toujours été le contre-pied de celle de l'hypocondriaque. Il va sans dire qu'il ne saurait être question, à propos de l'auteur des *Essais*, de folie hypocondriaque, de nosomanie, de nosophobie. La seule forme d'hypocondrie à laquelle M. Landouzy ait pu vouloir faire allusion est celle qui se traduit, chez un malade atteint d'une affection chronique quelle qu'elle soit, par une inquiétude excessive, hors de proportion avec la réalité, quant à la gravité et au pronostic de sa maladie. La préoccupation de ses souffrances, de leurs conséquences et de leurs suites possibles est devenue une obsession qui ne lui permet guère de penser à autre chose, de parler d'autre chose que de son mal, et qui, dominant tout son être, lui enlève la possession de lui-même et compromet sa liberté d'esprit. L'hypocondriaque, d'ailleurs, croit à la fois trop et trop peu à la puissance de la médecine : trop, puisqu'il consulte et pourchasse les médecins pour le plus léger symptôme ;

pas assez, puisqu'il ne s'arrête le plus souvent à aucun remède, quelquefois à aucun médecin. Toujours plus ou moins anxieux et inquiet, il est à la fois triste et attristant; c'est un être peu sociable — sauf par éclaircies; c'est un ennuyeux compagnon, et plutôt ridicule qu'intéressant.

Or, Montaigne, devenu malade à quarante-cinq ans, non seulement n'est en proie à aucune inquiétude délirante ni même exagérée à l'occasion de ses accès de coliques néphrétiques ou de sa goutte (les seules maladies dont il nous ait longuement entretenus), non seulement on ne peut constater aucune disproportion réelle entre la violence et la fréquence de son mal, et l'attention qu'il lui accorde, mais il considère ces souffrances comme un tribut qu'il faut payer à la nature, comme des interruptions fâcheuses, mais supportables, auxquelles sont inévitablement soumises les douceurs de la vie, comme un loyer dû à la vieillesse et dont il serait ridicule, soit d'être surpris, soit de se plaindre. Et c'est là, me semble-t-il, un ensemble de caractères qui excluent toute imputation d'hypocondrie, même si l'on ne songe qu'à la forme la plus légère, la plus atténuée de cette maladie.

« Il faut, dit notre Gascon, souffrir doucement les lois de notre condition. Nous sommes pour vieillir, pour affaiblir, pour être malades, en dépit de toute médecine.... Voyez un vieillard qui demande à Dieu qu'il lui maintienne sa santé entière et vigoureuse, c'est-à-dire qu'il le remette en jeunesse: n'est-ce pas folie? Sa condition ne le porte pas. La goutte, la gravelle, l'indigestion sont symptômes des longues années, comme des longs voyages la chaleur, les pluies et les vents.... Mon bon homme, c'est fait: on ne vous saurait redresser; on vous plâtrera pour le plus et étançonnera un peu, et allongera-t-on de quelques heures votre misère.... Il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut éviter. Notre vie est composée, comme l'harmonie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons, doux et aspres, aigus et plats, mols et graves. Le musicien qui n'en avinerait que les uns, que voudrait-il dire? Il faut qu'il s'en sache servir en commun et les mêler: et nous aussi les biens et les maux, qui sont consubstantiels à notre vie. Notre être ne peut sans ce mélange, et y est l'une bande non moins nécessaire que l'autre. D'essayer à regimber contre la nécessité naturelle, c'est représenter la folie de Ctésiphon qui entreprenait de faire à coups de pieds avec sa mule » ⁽¹⁾.

Loin d'être un malade alarmiste et pessimiste, Montaigne est le plus optimiste des patients. Loin de parler tristement de ses souffrances et de les dramatiser, il en parle avec un détachement plein de gaieté. Loin d'être morose, ennuyeux, insociable, il est le plus agréable et le plus attachant compagnon, le plus amusé et le plus amusant des hommes, et cela aussi bien dans les *Essais* composés à la fin de sa vie, de 1588 à 1592 (manuscrit de Bordeaux), que dans ceux publiés en 1580 et en 1588, aussi bien enfin dans le *Journal de Voyage* que dans les *Essais*.

Continuons de l'observer tour à tour pendant ses accès douloureux et dans

(1) Les passages de Montaigne cités ici (à l'exception d'un seul, qui est pris au chapitre V du livre III) sont extraits, les uns du chapitre XXXVII du livre II, et figurent déjà dans la première édition des *Essais*, publiée en 1580, au moment même où il allait commencer son voyage; les autres sont extraits du chapitre XIII du livre III et ont été écrits pour une part en 1588, pour l'autre part de 1588 à 1592. — Ce sont les deux chapitres où Montaigne parle beaucoup de sa maladie, de la médecine et des médecins.

les périodes de calme. C'est un bon moment à passer, c'est le spectacle de bonne humeur le plus réjouissant qu'on puisse voir.

Dans le plus fort de la douleur, il est admirable de courage tranquille, de patience résignée et souriante, de sérénité... « L'effet même de la douleur, écrit-il, n'a pas cette aigreur si âpre et si poignante, qu'un homme rassis en doive être en rage et en désespoir ». Il ajoute qu'aux efforts de la colique son âme « se maintient capable de se reconnaître, de suivre son train accoutumé, combattant la douleur et la soutenant, non se prosternant honteusement à ses pieds; esmue et échauffée du combat, non abattue et renversée; capable d'entretenir et d'autre occupation, jusqu'à certaine mesure ». Jamais homme ne sut mieux, suivant une expression qui est de lui, « distinguer la peau de la chemise ». Sa bonne humeur ne le quitte guère, et il exprime en souriant le regret ne n'avoir pas « la faculté de ce dormeur de Cicéron, qui rêvant qu'il embrassait une belle fille trouva qu'il s'était deschargé de sa pierre emmy ses draps » (livre II, ch. XXXVII). Il ne s'agit pas d'ailleurs chez Montaigne comme chez les stoïciens, dont il raille l'attitude théâtrale, d'une affectation d'insensibilité philosophique, d'un dédain transcendant pour la souffrance. Comme Épicure, dont le courage et la sérénité dans la douleur et devant la mort furent supérieurs à ceux des grands docteurs du stoïcisme grec, il permet au patient non seulement de se plaindre, mais de crier si les cris le soulagent. Quant à lui il ne gémit que rarement (et « sans brailler »), quand il est poussé à bout. Mais il ne veut pas qu'on croie qu'il se prévaut de cette contenance habituellement calme dans la douleur: il veut qu'on reste libre de penser ou qu'il y apporte plus de fermeté que le commun, ou que les douleurs ne sont pas si excessives chez lui que chez d'autres. Quand la petite pierre est évacuée et la crise passée, lorsque ses uretères, comme il dit, « languissent sans le ronger, il se remet soudain dans sa forme ordinaire », d'autant, ajoute-t-il, « que mon âme ne prend autre alarme que la sensible et la corporelle »; ce qui veut dire que la maladie et la douleur n'ont aucune influence sur son moral et sur son caractère, et ce qu'il attribue au soin qu'il a eu « de se préparer par discours (par raison) à de tels accidents ».

Même en ses dernières années, où les accès le reprennent si souvent qu'il ne sent quasi plus d'entière santé, il se rend témoignage qu'il maintient son esprit en telle assiette que, pourvu qu'il y puisse apporter de la constance, il se trouve « en meilleure condition de vie que mille autres qui n'ont ni fièvre ni mal que celui qu'ils se donnent eux-mêmes par la faute de leur raison ». Les quelques pensées tristes qui viennent, par intervalles, effleurer son esprit sont vite dissipées⁽¹⁾, son âme se reprend et reste « exempte de trouble, pleine de satisfaction et de fête » comme aux jours de la jeunesse, « moitié de sa complexion, moitié de son dessein »; écartant et fuyant toute humeur difficile, comme préjudiciable à la santé de l'âme. « Je hais un esprit hargneux et triste,

(1) D'ailleurs, non seulement les quelques phrases des derniers *Essais* où, à la fin de sa vie, Montaigne se montre d'humeur maussade, n'expriment que des boutées passagères de découragement, bien naturelles, au milieu des souffrances si vives et dont il n'attend plus la guérison: mais rien, dans l'expression qu'il donne à ses idées chagrines, ne rappelle la manière spéciale dont les hypocondriaques parlent de leurs maladies, et il n'est pas un homme, même parfaitement normal, qui n'agisse ainsi.

qui glisse par-dessus les plaisirs de la vie et s'empoigne et paist aux malheurs, comme les mouches, qui ne peuvent tenir contre un corps bien raboteux, et poly et bien lissé, s'attachent aux lieux scabreux, et comme les ventouses qui ne hument et appètent que le mauvais sang »⁽¹⁾.

Son père ayant souffert de la pierre pendant les sept dernières années de sa vie, Montaigne s'attendait à hériter de « cette qualité pierreuse ». « Les prévoyant autrefois d'une vue faible, délicate et amollie par la jouissance de longues années d'une heureuse santé, je les avais conçues, » dit-il, par « imagination, ces coliques, si insupportables, qu'à la vérité j'en avais plus de peur que je n'y ai trouvé de mal ». Et bien loin de se croire, comme le ferait un hypocondriaque, le plus infortuné des hommes, il s'estime fort heureux de ne pas être plus accablé, et se tient pour un privilégié. Il répète plusieurs fois que, somme toute, la maladie lui laisse bien plus de bon temps qu'elle ne lui en apporte de mauvais, « entremeslant, dit-il, de longues pauses de repos, comme pour me donner le moyen de méditer sa leçon à mon aise »; et l' « on n'a point, ajoute-t-il, à se plaindre des maladies qui partagent loyalement le temps avec la santé ». Son optimisme se nourrit de bien d'autres raisons encore, et d'une psychologie toute contraire à la philosophie chagrine de l'hypocondriaque. Au lieu de maudire son sort, il trouve à la nature, dispensatrice assez capricieuse des biens et des maux, toutes sortes d'excuses ou de circonstances atténuantes. Tout d'abord, ne paraissant pas douter que les excès de jeunesse puissent rendre certains organes plus sensibles et plus vulnérables à toutes les influences nocives, il prend plaisir à reconnaître que les cuisantes douleurs qui déchirent son urètre au passage de « quelque pierre épineuse et hérissée » sont quelque peu méritées. Voici ses paroles : « C'est un mal qui te bat les membres par lesquels tu as le plus failli. Tu es homme de conscience : regarde ce châtiment ; il est bien doux au prix d'autres, et d'une faveur paternelle ». Il fait aussi allusion aux blennorrhagies de la jeunesse, dont il eut, nous dit-il, deux atteintes « légères toutefois et préambulaires ». Regarde encore la tardivité de ton mal : il n'incommode et occupe que la saison de ta vie qui ainsi comme ainsi est meshuy (désormais) perdue et stérile, avant fait place à la licence et plaisirs de ta jeunesse comme par composition ».

Et puis, quelle heureuse chance d'avoir affaire à un mal dont les crises sont aussi brusques dans leur début que dans leur fin. « Est-il rien de plus doux au prix de cette soudaine mutation, quand, d'une douleur extrême, je viens, par la vidange de ma pierre, à recouvrer comme d'un éclair la belle lumière de la santé, si libre et si pleine, comme il advient en nos soudaines et plus aspres choliques ? Y a-t-il rien en cette douleur soufferte, qu'on puisse contrepoiser au plaisir d'un si prompt amendement ? De combien la santé me semble plus belle après la maladie, si voisine, si contiguë, que je les puis reconnaître en présence l'une de l'autre, en leur plus haut appareil, où elles se mettent à l'envy comme pour se faire teste et opposition. Tout ainsi que les Stoïciens disent que les vices sont utilement introduits pour donner prix et faire espauler à la vertu, nous pouvons dire avec meilleure raison et conjecture moins hardie,

(1) *Essais*, III, V, t. V, p. 131 de notre édition.

que Nature nous a presté la douleur pour l'honneur du service de la volupté et indolence ».

Autre circonstance atténuante : les maladies autres que la cholique pierreuse sont, dit notre essayiste, plus grièves encore par leurs suites que par leurs effets immédiats. Elles sont souvent traînantes. « On est un an à se ravoïr, toujours plein de faiblesse et de crainte. Avant qu'on vous ait deffublé d'un couvre-chef et puis d'une calotte, avant qu'on vous ait rendu l'usage de l'air et du vin, et de votre femme et des melons, c'est grand cas si vous n'êtes rechu en quelque nouvelle misère. Celle-ci a le privilège d'emporter tout avec elle, là où les autres laissent toujours quelque impression et altération qui laisse le corps susceptible de nouveau mal ».

Mais ce mal de la pierre n'est pas seulement excusable en ce qu'il se contente de sa possession sur nous, sans l'étendre et sans introduire avec lui toute une « séquelle ». Il est « courtois et gracieux » en ce que son passage apporte avec lui quelque utile conséquence, puisqu'il l'a déchargé « d'autres accidents tels que la fièvre » à laquelle il était quelquefois sujet. Il n'est pas jusqu'aux vomissements qui accompagnent la crise, qui n'aient l'avantage de le « purger » ; et le jeûne obligatoire auquel il est réduit « digère ses humeurs peccantes : Nature vidant en ces pierres ce qu'il y a de superflu et de nuisible en mon corps ».

Une autre faveur de sa colique, c'est qu'elle ne l'empêche pas de monter à cheval. Pendant la plus grande violence de la crise, il peut chevaucher dix heures durant. « Les autres maladies gehennent bien autrement nos actions, troublent tout notre ordre, et engagent à leur considération tout l'état de la vie. Celle-ci vous laisse l'entendement et la volonté à votre disposition, et la langue, et les pieds et les mains ; elle vous éveille plutôt qu'elle ne vous assoupit. L'âme est frappée de l'ardeur d'une fièvre, altérée d'une épilepsie, disloquée par une aspre micraïne, et enfin estonnée par toutes les maladies qui blessent la masse et les plus nobles parties. Ici, l'âme n'est point attaquée ; et si elle fléchit, s'il lui va mal, c'est à sa coulpe, c'est qu'elle se trahit elle-même, s'abandonne et se démonte ».

Il remarque encore, en son mal, cette particulière commodité « qu'il donne peu à deviner ». Pas d'incertitude sur le diagnostic. La marche de la maladie est connue d'avance. « Ici, nous sommes dispensés du trouble auquel les autres maux nous jettent par l'insuffisante connaissance de leurs causes, conditions et progrès ; troubles infiniment pénibles. Mon mal et moi nous n'avons que faire de consultations et interprétations doctorales : les sens nous montrent clairement ce que c'est, et où c'est ».

La fréquence même de la maladie dont il souffre lui enlève, déclare-t-il enfin, tout droit de se plaindre. « La compagnie doit me consoler, étant tombé en l'accident le plus ordinaire aux hommes de mon temps J'en vois partout d'affligés de même nature de mal... et, des hommes qui en sont frappés, il en est peu de quittes à meilleure raison ».

A ceux, en effet, qui usent de la médecine, « il leur coûte la peine d'un fâcheux régime et la prise ennuyeuse et quotidienne des drogues médicinales, là où je ne dois mon soulagement qu'à ma seule bonne fortune.... Si vous consultez les médecins, le mal vous pince d'un côté, le remède de l'autre. Je hais les remèdes

qui importunent plus que la maladie. D'être subject à la colique, et subject à m'abstenir de manger des huîtres, ce sont deux maux pour un ».

Je pourrais multiplier les citations et les commentaires. Partout et toujours, dans les premiers *Essais* (1580) comme dans les nombreuses additions qu'il y fit jusqu'à sa mort (1592), nous trouverions un Montaigne optimiste, avant, pendant et après ses crises de coliques néphrétiques. La vue claire, l'âme tranquille et équilibrée, gardant en tout la mesure, il cultive l'art de vivre, l'art du bonheur, dans un état à peu près constant de sérénité active et d'ataraxie allègre, digne d'Épicure et de Métrodore ; éloigné par conséquent, autant qu'il est possible, me semble-t-il, de l'obsession hypocondriaque.

Pour que Montaigne ait pu mériter qu'on dise de lui qu'il promena son humeur inquiète et ses préoccupations hypocondriaques à travers les eaux thermales françaises, allemandes et italiennes, il faudrait donc qu'immédiatement après la publication de ses premiers *Essais*, et avant la composition des *Essais* suivants, il eût été en proie, pendant les dix-sept mois qu'a duré son voyage thermal (1580-1581), à une sorte d'hypocondrie aiguë, cessant presque brusquement et sans transition, au moment même où, élu maire de Bordeaux, il quitta subitement l'Italie pour occuper pendant quatre années, dans la région de la France la plus tragiquement troublée par la guerre civile, un poste difficile. Poste dans lequel il rendit d'ailleurs, par son courage calme, son entière possession de lui-même, son impartialité, ses conseils pleins de sagesse, sa décision et son énergie, les plus grands services à son pays.

Un aussi brusque changement dans la mentalité d'un hypocondriaque, quoique très rare, n'est assurément pas impossible. On sait, en effet, qu'une diversion morale brusque et violente peut quelquefois faire cesser les obsessions d'un tel malade et lui rendre momentanément l'équilibre. Dans le cas particulier de Montaigne, cette rapide mutation et cette brusque guérison de l'hypocondrie supposée seraient d'ailleurs difficilement compatibles avec l'hypothèse récemment émise, qu'il faudrait attribuer ces prétendus troubles nerveux à une auto-intoxication consécutive à des troubles urinaires, puisque Montaigne ne paraît pas avoir jamais, jusqu'à sa mort, cessé d'être en proie aux accès douloureux de sa lithiase biliaire. Mais encore faudrait-il que dans le récit que Montaigne nous a laissé de son voyage, on trouvât quelque trace de ses préoccupations hypocondriaques. Or c'est en vain que je les y ai cherchées. En le suivant pas à pas dans cette minutieuse relation de tous ses faits et gestes, et dans les réflexions que lui suggère son état de santé, je n'ai su y trouver que ce que nous a montré la lecture des *Essais*, à savoir : la joie de vivre, la bonne humeur, l'allégresse même quelquefois. Et je suis bien de l'avis de l'auteur des *Causeries du Lundi* lorsqu'il remarque ⁽¹⁾ « que l'on ne sent jamais mieux que dans le *Journal de son voyage de santé* combien Montaigne était né heureux..., et que, plus vaillant encore qu'Horace, il va semant ses pierres et graviers sur les routes, trouvant moyen encore d'être gai par là-dessus et content ».

On oublie trop que Montaigne, refusant toute confiance à la médecine de son temps et au traitement médicamenteux, mais croyant un peu, en principe, — pas bien fermement dans l'application, et seulement sous bénéfice d'inventaire — à

(1) Sainte-Beuve, *Les Nouveaux Lundis*, t. II, p. 162.

l'efficacité du traitement thermal dans la gravelle, entreprit en grande partie son voyage en France, en Suisse, en Allemagne et en Italie, afin d'éprouver sur lui-même cette efficacité des eaux minérales naturelles. Il eût été inexcusable de faire cet essai « selon ses règles, non selon celle des médecins », comme il le dit lui-même, si l'expérience ne lui eût malheureusement démontré que les médecins de son époque ne s'accordaient pas plus entre eux sur le mode d'emploi et d'action des eaux en bains et en boisson que sur tout autre point, et que « cette partie de la médecine, à laquelle, seule, dit-il, je me suis laissé aller, a aussi, quoiqu'elle soit la moins artificielle, sa bonne part de la confusion et incertitude qui se voient en leur art » (livre II, ch. XXXVII). Montaigne comptait plus encore, pour l'amélioration de sa santé, sur les distractions du voyage, « le plaisir des compagnies qu'il trouvait dans les diverses stations, les promenades et exercices à quoy, dit-il, vous convie la beauté des lieux où sont communément assises ces eaux ». Dans cette disposition d'esprit, notre voyageur voulant se rendre compte lui-même de l'effet des eaux qu'il buvait — sa gravelle ne l'ayant guère quitté pendant ces dix-sept mois — prit donc une note assez exacte (non quotidienne toutefois) des divers incidents de sa santé. Aux eaux de Lucques et de la Villa, notamment, dont il attendait surtout des effets diurétiques et purgatifs, son attention fut spécialement portée sur ses urines et sur ses selles ⁽¹⁾.

Or, c'est dans le fait même de ces bulletins de santé, de ces auto-observations souvent minutieuses, légitimement minutieuses, et occupant d'assez nombreuses pages du journal intime, que quelques savants confrères dont les études sur Montaigne ne sont pas sans charme ni sans esprit ont cru voir un signe d'hypocondrie. On a cru y reconnaître « l'homme aux petits papiers », décrit par M. le professeur Brissaud. J'y vois simplement la marque d'un esprit observateur, qui, écartant comme suspects de prévention et d'ignorance les médecins des villes d'eaux qu'il consultait quelquefois, sans autre but que de causer avec eux et d'en obtenir quelques renseignements généraux, voulait tout juger par lui-même, en n'attribuant d'ailleurs à son propre jugement en cette matière qu'une valeur bien relative. Bien plus, en y regardant de plus près, on peut reconnaître, dans ces petits papiers et dans les avantages qu'il y recherchait et qu'il sut effectivement en retirer, la marque d'un état d'esprit qui est précisément l'inverse de celui de l'hypocondriaque. L'hypocondriaque use surtout de ces précieuses notes pour se démontrer et démontrer aux autres qu'il est bien à plaindre, et ne manque jamais d'y voir de nouvelles preuves de l'aggravation de son état, ou tout au moins d'un état stationnaire, ou encore l'indication d'une maladie nouvelle. Montaigne, au contraire, obser-

(1) Il ne faut pas perdre de vue que les notes de voyage de Montaigne n'avaient pas été faites pour être publiées, ni même — du moins rien ne l'indique — pour être communiquées à qui que ce fût. C'était un memento pour son usage personnel, qui a été retrouvé dans un vieux coffre de son château, cent quatre-vingts ans après sa mort. Il ne faut donc pas y voir une conversation d'un malade faisant part de ses souffrances. Qu'il en ait parlé dans les diverses stations qu'il a parcourues, avec d'autres malades atteints du même mal, il n'y a rien là que de fort naturel et de très normal. Que les notes du memento soient nombreuses, et que les conversations avec ses compagnons de souffrance aient été fréquentes, c'est ce qui — à moins de parti pris — doit être trouvé très naturel aussi et très normal, puisque les accès douloureux étaient également très fréquents.

vateur maître de lui, y puise des indications vraiment instructives, rassurantes et réconfortantes. « A faute de mémoire, dit-il, j'en forge une de papier ; et si quelque nouveau symptôme survient à mon mal, je l'écris, d'où il advient que, asture (à cette heure), estant quasi passé par toutes sortes d'exemples, si quelque étonnement me menace, feuilletant ces petits brevets décousus comme des feuilles sybilines, je ne faulx plus de trouver où me consoler de quelque pronostic favorable en mon expérience passée. Me sert aussi l'accoutumance d mieux espérer pour l'avenir ; car la conduite de ce voidange ayant continué si longtemps, il est à croire que nature ne changera point ce train, et n'en adviendra autre pire accident que ceux que je sens ».

Pendant la plus grande partie du voyage, la gaieté de Montaigne ne se dément pas ; ses remarques sur tout ce qu'il voit, coutumes des laïcs et du clergé, courtisanes, églises, paysages, témoignent combien il s'amuse en observant et en s'instruisant. A part les heures de souffrances suraiguës, aux secousses desquelles il suffit d'être homme, sans être le moins du monde hypocondriaque, pour ne pas perdre un peu de son entrain, Montaigne, dans ses récits, se montre aussi allègre, l'âme aussi tranquille que nous l'avons trouvé dans les *Essais*. Il prend une part active aux amusements qui se donnent dans les villes d'eaux, aime la société, celle des dames surtout, se fait plus d'une fois le boute-en-train des fêtes mondaines, et presque conducteur de cotillon, malgré ses quarante-sept ans. Aux bains de Lucques et de la Villa il donne des bals aux jeunes gens du pays, institue des concours de danse, de grâce et de beauté, dont les prix (élégantes ceintures, tabliers de taffetas, escarpins, tresses, colliers de perles, etc.) sont décernés aux jeunes filles par un jury de dames, non sans se réserver pour lui-même le droit de couronner sa préférée. Il achève enfin le tableau de cette vie animée par le récit d'une plaisante anecdote dont il est le héros et dont cet incomparable pince-sans-rire de Gascogne a dû bien s'amuser. A Lucques et à la Villa, il parlait si pertinemment sur l'action curative des eaux et sur leur mode d'emploi qu'il s'était acquis parmi les baigneurs une réputation de compétence. Aussi un jeune seigneur italien, neveu d'un cardinal qui était à ces bains, le fit appeler par les médecins du pays, à une grande et solennelle consultation, lui faisant savoir qu'il était résolu de s'en tenir entièrement à sa décision. « J'en riais alors en moi-même, ajoute Montaigne, et il m'est arrivé plus d'une fois pareille chose, ici et à Rome ».

Montaigne n'a donc jamais été hypocondriaque, même au plus léger degré, à aucun moment de sa vie, pas plus pendant ses voyages que quand il écrivait ses *Essais*, soit avant, soit après ses voyages.

Terminons ces quelques pages de commentaires en tâchant d'expliquer le silence que Montaigne, aussi bien dans le *Voyage* que dans les *Essais*, garde sur les oeuvres d'art de la Renaissance qu'il a eues sous les yeux lors de son voyage au delà des monts.

On a déjà remarqué bien des fois que Montaigne, qui, pendant son séjour en Italie, a beaucoup visité et admiré, à Rome surtout, les monuments et les

ruines antiques, et a écrit sur eux une très belle page des *Essais* ⁽¹⁾ et un très beau morceau de son *Journal de Voyage* ⁽²⁾, a passé absolument sous silence les tableaux de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël et des autres grands artistes de la Renaissance, qu'il rencontrait partout dans ses visites aux monuments et aux palais des grands seigneurs. On a pensé expliquer ce silence, cette négligence, qui paraît presque choquante, en rappelant les paroles si belles et si touchantes de Montaigne, sur les ruines de la cité antique :

« J'ai eu connaissance des affaires de Rome longtemps avant que je l'aie eue de ceux de ma maison ; je savais le Capitole et son plan, avant que je susse le Louvre, et le Tibre avant la Seine.... J'ai eu plus en tête les conditions et fortunes de Lucullus, Metellus et Scipion, que je n'ai d'aucuns hommes des nôtres.... J'ai attaqué cent querelles pour la défense de Pompéius et pour la cause de Brutus ; cette accointance dure encore entre nous ; ... l'état de cette vieille Rome, libre, juste et florissante (car je n'en aime ni la naissance, ni la vieillesse), m'intéresse et me passionne. Parquoy je ne saurais revoir si souvent l'assiette de leurs rues et de leurs maisons, et ces ruines profondes jusques aux antipodes, que je ne m'y amuse » ⁽³⁾.

On a cru, en lisant de telles paroles, qu'il n'était pas resté à Montaigne assez d'attention pour admirer les chefs-d'œuvre que Rome renfermait. La Rome antique, comme on l'a dit, lui avait pour ainsi dire caché la ville moderne. Cette explication, tout en ayant pour elle bien des apparences, ne m'avait pourtant pas absolument satisfait. L'automne de 1910, me trouvant à Rome, et devant les monuments du Forum romanum, je pensais à Rabelais, à ses voyages à Rome, avec son ami le cardinal Du Bellay, et à l'intérêt avec lequel il s'était attaché à la topographie de la vieille ville. Je croyais me rappeler que l'auteur de Pantagruel, qui, pourtant, avait exploré tous les quartiers de Rome avec la curiosité aiguisée d'un archéologue, n'avait jamais dit un mot, dans aucune de ses oeuvres, sur la Rome de Jules II et de Léon X, de Michel-Ange et de Raphaël. Je pensai ensuite à Joachim du Bellay qui, lui aussi, était venu à Rome et y avait séjourné longtemps, plus longtemps mérite que Montaigne, et je crus me souvenir qu'il avait aussi gardé, dans ses écrits, le même silence sur la Rome moderne.

Le même jour, ayant eu l'occasion de voir un grand érudit, M^{gr} Duchesne, directeur de l'École française de Rome, je lui fis part de mes réflexions, et il me confirma dans mon opinion.

« Assurément, me dit-il, ni Rabelais ni les Du Bellay n'ont jamais dit un mot des peintres de la Renaissance ».

Depuis, mes lectures directes m'ont permis de confirmer ces renseignements.

Dès lors, la question changeait d'aspect ; ce n'était plus seulement le silence de Montaigne, mais celui de tous les grands écrivains du XVI^e siècle, auquel il fallait trouver une explication, qui ne devait plus seulement être personnelle mais collective.

Je me rappelai alors que je n'avais pas lu depuis longtemps les *Promenades dans Rome*, de Stendhal, et je voulus voir s'il parlait du séjour de Montaigne à Rome. Je l'ouvris et j'y lus ceci :

(1) *Essais*, III, IX, t. VI, p. 127-128 de notre édition.

(2) Pages 214-216 du présent volume.

(3) *Essais*, III, IX, t. VI, p. 128-130 de notre édition.

« Montaigne, le spirituel, le curieux Montaigne, voyageait en Italie pour se guérir et se distraire. En 1580, quand Montaigne passait à Florence, il y avait seulement dix-sept ans que Michel-Ange était mort. Tout retentissait du bruit de ses ouvrages, les fresques divines d'André del Sarte, de Raphaël et du Corrège étaient dans toute leur fraîcheur.

« Eh bien ! Montaigne, cet homme d'esprit si curieux, si ouvert, n'en dit pas un mot. La passion de tout un peuple pour les chefs-d'œuvre des arts l'a sans doute porté à les regarder, car son génie consiste à deviner et à étudier attentivement les dispositions des peuples, mais les fresques du Corrège, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, de Raphaël, ne lui font aucun plaisir. Joignez ces exemples à celui de Voltaire ⁽¹⁾ et mieux encore, si vous avez le talent de raisonner d'après la nature vivante, regardez les yeux de vos voisins, portez l'oreille dans le monde et vous verrez que l'esprit français, l'esprit par excellence, ce feu divin qui pétillait dans les caractères de La Bruyère, *Candide*, les pamphlets de Courier, la chanson de Collé, est un préservatif contre le sentiment des arts. C'est une vérité qui a commencé à entrer dans mon esprit à l'aide des observations faites sur les voyageurs que nous rencontrons à Rouie dans les Galeries Doria et Borghèse. Plus, la veille, dans un salon, nous avons trouvé à un homme de finesse, de gaieté et de piquant, dans l'esprit, moins il comprend les tableaux » ⁽²⁾.

Il n'y a vraiment pas à s'arrêter à ce jugement ; je suppose même que Stendhal, bien qu'il soit assez souvent inattendu dans sa manière de voir les choses, n'a pas conservé longtemps une pareille idée, et je la cite surtout à cause de sa singularité.

Je pensais donc que je pourrais peut-être trouver l'explication demandée, en recherchant à quelles dates, et dans quelles conditions, dans un siècle suivant, les grands écrivains, les grands esprits, avaient, pour la première fois, marqué leur admiration pour cette grande époque de l'art. Je ne m'occupai pas, bien entendu, du goût très prononcé que montrèrent les rois de France, la cour et les grands seigneurs pour l'art italien, aux XVI^e et XVII^e siècles. Je n'ai pas à rappeler que François I^{er} fit venir en France Léonard de Vinci, André del Sarte, Benvenuto Cellini, le Primatice, etc., ni que les peintres français du XVII^e siècle, Valentin, Claude Lorrain, Le Poussin, Charles Lebrun, reçurent surtout leur éducation artistique de l'Italie.

Ce qu'il m'importait seulement de savoir, c'était le temps qu'il avait fallu à l'élite des esprits pour s'intéresser aux oeuvres d'art italiennes, c'était aussi l'attitude des grands esprits vis-à-vis de la peinture de la Renaissance, car les raisons de l'intérêt que la cour et les grands seigneurs portaient aux grands chefs-d'œuvre de l'art pouvaient être différentes de celles des grands écrivains. Les premiers ne voyaient peut-être dans les artistes que des décorateurs nécessaires à l'embellissement de leurs palais. C'était donc surtout l'attitude de ces derniers, et des esprits cultivés en général, qui me semblait intéresser l'explication que je cherchais à me donner du silence de Montaigne et des autres grands écrivains du XVI^e siècle.

(1) Cette comparaison est fondée sur une erreur ; nous verrons plus loin que Voltaire, dans le *Siècle de Louis XVI*, a fort bien apprécié l'art de la Renaissance.

(2) Stendhal, *Promenades dans Rome*, 1839, t. II, p. 381.

Voici donc posées dans mon esprit ces questions générales : Comment et à quelles dates s'est faite l'adaptation des esprits cultivés et des écrivains français ? Cette adaptation a-t-elle été longue ? A-t-il fallu un siècle ou deux pour qu'elle se réalisât ?

Je n'ai point l'intention de les discuter ici dans leur ensemble, les réservant pour un examen ultérieur, si le temps ne me manque pas. Je veux seulement en dire assez pour permettre d'entrevoir les conclusions auxquelles on peut aboutir en ce qui concerne Montaigne.

Or, en poursuivant mes recherches sur les XVII^e et XVIII^e siècles, j'ai cru constater que la lenteur de l'initiation fut très grande et qu'il faut arriver jusqu'à Molière et Fénelon, à la fin du XVII^e siècle (après 1669), pour trouver, parmi les auteurs devenus classiques, un écrivain qui jette un regard admirateur sur les oeuvres de Michel-Ange, de Raphaël ou du Titien⁽¹⁾. Et encore, ne sont-ce chez Molière que quelques lignes, et chez Fénelon que quelques pages. Jusqu'à cette date, aucun grand écrivain n'en avait parlé.

C'est à peine, en effet, si, au point de vue où je me place, les trois vers suivants de Molière, dans *La Gloire du Val-de-Grâce* (1669), paraissent dignes d'être mentionnés :

Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel-Ange,
Les Mignards, de leur siècle, en illustres rivaux,
Ont voulu par les fresques ennoblir leurs travaux.

Colbert, dans ses *Instructions à son fils*, le seigneur de Seignelay, partant pour l'Italie, lui recommande de sympathiser avec l'architecture, la sculpture et la peinture italiennes, « pour se rendre s'il est possible, un jour, capable de faire une chose extraordinaire aux bâtiments, qui lui donnera divers avantages auprès du Roy ». Mais cet intérêt que Colbert a porté aux oeuvres d'art rentre dans la règle applicable aux grands seigneurs.

Je ne parlerai pas ici des critiques d'art qui, au XVII^e siècle, ont parlé de Léonard de Vinci, de Michel-Ange et de Raphaël, depuis Roland Fréart, Abraham Bosse, jusqu'à l'abbé de Marolles, Roger de Piles, Florent Leconte, ni de ceux qui, au XVIII^e, traitèrent les mêmes sujets ; pas plus que des conférences contradictoires qui, vers 1668, furent ouvertes à l'Académie de peinture et de sculpture, puisque je ne veux m'occuper que des grands écrivains. Le jugement artistique de ces critiques, protégés des grands seigneurs pour la plupart, et fonctionnaires de la cour, n'eut d'ailleurs, vraisemblablement, d'influences notables que sur eux.

Pour les grands auteurs du XVIII^e siècle, il faudrait arriver jusqu'au président de Brosses et à Voltaire, pour trouver un grand esprit qui ait montré un réel intérêt pour l'art de la Renaissance, si je n'avais heureusement rencontré Montesquieu, dans ses *Voyages* (1728), qui ne sont connus que depuis la fin du siècle dernier, avant été publiés par la *Société des Bibliophiles de la Gironde*, seulement en 1894.

(1) Fénelon parle avec beaucoup d'admiration de Léonard de Vinci dans un de ses Dialogues des morts.

Je n'en dirai que quelques mots, mais qui valent la peine d'être dits, car Montesquieu, considéré comme critique d'art, n'est connu que depuis quelques années seulement, et par bien peu de personnes. Tome I, pages 206-207, il parle avec admiration d'un tableau du Titien ; pages 231 et 239, il s'agenouille presque devant des toiles de Raphaël, devant les Loges ; page 302, « la fameuse vierge de Raphaël, écrit-il, est autant au-dessus des oeuvres ordinaires de Raphaël que Raphaël est au-dessus des autres peintres ». Il consacre au moins trente pages à donner ses raisons d'admirer Titien et Raphaël.

Le 26 décembre 1728, Montesquieu, qui est à Florence, écrit à M^{me} de Lambert : « Ici, on ne peut lever les yeux sans voir quelque chef-d'œuvre de sculpture, de peinture, d'architecture. Il y a ici de grands ouvriers et de grands princes qui aiment les arts. On voit partout le grand goût de Michel-Ange naître peu à peu dans ceux qui l'ont précédé, et se soutenir dans ceux ; qui l'ont suivi. La galerie du Grand-Duc est non seulement une belle chose, mais aussi une chose unique. Il y a des gens qui la voient en un quart d'heure, et il y a un mois que j'y vais tous les matins, et je n'en ai encore vu qu'une partie. Là, et au Palais Pitti, est un amas immense de statues et de tableaux des plus grands maîtres. Depuis que je suis en Italie, j'ai ouvert les yeux sur des arts dont je n'avais aucune idée : c'est un pays entièrement nouveau pour moi ».

Son séjour en Italie, par la vue des oeuvres d'art, a eu, sur la direction de son esprit et de sa vie, une grande influence dont on peut juger par ces mots, qui terminent sa lettre : « Je nie veux du mal à moi-même d'avoir tardé à voir un beau tableau et une belle façade. Aussi, je reviendrai à Paris, car je ne l'ai pas encore vu. Florence et Rome m'apprendront à connaître Paris ».

Après Montesquieu, nous ne trouvons plus de morceaux vraiment intéressants et notables sur les peintres italiens que chez Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, et dans les lettres du Président de Brosses, du 7 juin 1739 au 3 avril 1740, publiées seulement au XIX^e siècle et où les principales oeuvres des grands peintres sont appréciées et admirées par un critique quelquefois sévère, mais généralement averti.

Ce n'est qu'au XIX^e siècle que, grâce à la longue préparation que je viens de résumer, nous trouvons la connaissance et l'admiration des oeuvres picturales de la Renaissance en Italie, devenues générales et courantes parmi les écrivains. L'assimilation, on le voit, ne s'est pas faite en un jour. On n'avait pas appelé suffisamment jusqu'ici l'attention sur la lenteur avec laquelle le grand intérêt de ces peintures a fini par s'imposer, même aux grands esprits.

Cette difficulté des écrivains français (et, je n'en doute pas, des écrivains anglais et allemands), non seulement à cesser d'être presque indifférents, mais à bien comprendre enfin le sens, la portée et la grandeur de cette admirable production artistique, cette difficulté, dis-je, ne provient donc pas simplement de ce que les grands écrivains des XVII^e et XVIII^e siècles n'ont pas, en général, voyagé en Italie, et ne sont pas allés à Rome (explication qui, d'ailleurs, concorderait assez mal avec le silence des principaux écrivains du XVI^e siècle, qui, eux, ont séjourné en Italie). D'ailleurs, en Italie même, on n'a compris qu'assez tard la vraie valeur du grand trésor en face duquel on se trouvait. Et l'on comprend maintenant ce silence de Rabelais, de Montaigne et de Du Bellay. Puisqu'il a

fallu près de deux siècles pour que le sentiment de la beauté de ces oeuvres pénétrât dans l'esprit des grands écrivains, il n'est pas surprenant qu'il n'ait pas pénétré dans l'âme de Rabelais, de Montaigne et de Du Bellay ; ils rentrent simplement dans la règle commune.

D^r A. ARMAINGAUD



A MONSIEUR LE COMTE DE BUFFON

INTENDANT DU JARDIN DU ROI, DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, DE
L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, ETC., ETC. ⁽¹⁾

Monsieur,

Le premier Livre qu'on dédia fut un présent de l'amitié: le second fut un hommage au génie, à la supériorité des connoissances, des lumières, du goût, etc. Je ne chercherai point le motif qui fit dédier le troisième. L'intérêt, la flatterie et la vanité ont tout brouillé depuis longtems chez les hommes: en calculant autant que Newton, on ne trouveroit pas aisément le minimum ou le maximum du procédé moral le moins compliqué.

Si je vous présentois, Monsieur, quelque bon Ouvrage de Physique, on verroit d'abord le but de mon offrande; mais dans les Voyages de Montaigne, il n'y a pas même un trait d'Histoire Naturelle. On demandera donc quel rapport j'ai pu trouver entre Montaigne et vous? Plus que n'en pourront imaginer la plus part des Auteurs à Dédicaces, entre leurs Patrons et les écrits dont ils leur font les honneurs. Il y a dans les hommes de génie quelque intervalle que le genre de leurs facultés semble mettre entre eux, un point de contact qui les rapproche. J'ai cru l'appercevoir entre l'Observateur des esprits, du cœur humain, de lui-même, et le Pline François: il m'est devenu même très sensible. Rien ne m'a donc paru plus simple que de rapprocher deux noms célèbres, qui seront toujours chers aux Gens de bien, aux vrais Philosophes, aux Curieux de la Nature, à toute la Nation, etc. etc.

Je suis avec le respect le mieux fondé chez les hommes et le plus réel,
Monsieur,

Voire très-humble et très-obéissant serviteur,
QUERLON.



(1) Je reproduis ci-après la lettre dédicatoire et le *Discours préliminaire* de Meunier de Querlon. Aux notes de celui-ci, qui ne sont pas signées, j'ai fait un certain nombre d'additions qui forment chacune un alinéa signé de mes initiales. De même, dans le texte du *Journal*.

J'ai signé de leurs noms respectifs les notes que j'ai empruntées aux éditions Alessandro d'Ancona (1889) et Louis Lautrey (1906 et 1909) et j'ai indiqué les points sur lesquels je n'étais pas d'accord avec eux.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

I

MONTAIGNE, au troisième Livre de ses *Essais*, chap. IX, parle de ses voyages, et particulièrement de celui de Rome. Il rapporte même tout au long les Lettres de Bourgeoisie Romaine qui lui furent accordées par les Conservateurs du Peuple Romain ⁽¹⁾. On savoit donc que Montaigne avoit voyagé en Suisse, en Allemagne, en Italie, et l'on étoit assez surpris qu'un Observateur de cette trempe, qu'un Ecrivain qui a rempli ses *Essais* de détails domestiques et personnels, n'eût rien écrit de ses voyages : mais comme on n'en voyoit aucunes traces, depuis 180 ans qu'il est mort, on n'y pensoit plus.

M. Prunis, Chanoine régulier de Chancelade en Périgord, parcourait cette Province pour faire des recherches relatives à une Histoire du Périgord qu'il avoit entreprise. Il arrive à l'ancien Château de Montaigne ⁽²⁾ possédé par M. le Comte de Ségur de la Roquette ⁽³⁾, pour en visiter les archives, s'il s'y en trouvoit.

On lui montre un vieux coffre qui renfermoit des papiers condamnés depuis longtems à l'oubli ; on lui permet d'y fouiller. Il découvre le Manuscrit original des Voyages de Montaigne, l'unique probablement qui existe. Il obtient de M. de Ségur la permission de l'emporter pour en faire un mûr examen. Après s'être bien convaincu de la légitimité de ce précieux Posthume, il fait un voyage à Paris pour s'en assurer encore mieux par le témoignage des gens de lettres. Le Manuscrit est examiné par différens Littérateurs, et surtout par M. Cappeyronnier, Garde de la Bibliothèque du Roi : il est unanimement reconnu pour l'autographe des Voyages de Montaigne.

Ce Manuscrit forme un petit Volume in-folio de 178 pages. L'écriture et le papier sont d'abord incontestablement de la fin du seizième siècle. Quant au langage, on ne sauroit s'y méprendre : on y reconnoît la naïveté, la franchise et l'expression qui sont comme le cachet de Montaigne. Une partie du Manuscrit (un peu plus du tiers) est de la main d'un domestique qui servoit de Secrétaire à Montaigne, et qui parle toujours de son maître à la troisième personne ; mais on voit qu'il écrivoit sous sa dictée, puisqu'on retrouve ici toutes les expressions de Montaigne, et que même en dictant il lui échappe des égoïsmes qui le décèlent ⁽⁴⁾.

(1) *Essais*, III, IX, t. VI, p. 136 de notre édition. (A. A.)

(2) Ce Château, situé dans la Paroisse de Saint-Michel de Montaigne, à 200 ou 300 pas du bourg, à une demi-lieue de la Dordogne, et à deux lieues de la petite Ville de Sainte-Foi, est du Diocèse de Périgueux, et environ à dix lieues de la Ville Episcopale. Il est en bon air, sur un terrain élevé, grand et solidement bâti. Il y a des tours et des pavillons, avec une grande et belle cour.

(3) M. le Comte de Ségur descend, à la sixième génération d'Eléonor de Montaigne, fille unique de l'Auteur des *Essais*. Eléonor fut mariée deux fois : elle n'eut point d'enfans du premier lit, et elle épousa en secondes noces Charles, Vicomte de Gamaches. Sa fille unique, Marie de Gamaches, fut mariée à Louis de Lur de Saluces, dit le Baron de Fargues ; elle en eut trois filles. La dernière, Claude-Madelaine deLur, épousa Elle-Isaac de Ségur, dont Jean de Ségur, père d'Alexandre, et aïeul de M. le Comte de la Roquette, à qui le Château de Montaigne a été dévolu, suivant les dispositions testamentaires du père d'Eléonor.

(4) Ci-après, p. 130.

Nous ne voyons, dans le passage auquel renvoie Querlon, en quoi Montaigne est égoïste. (A. A.)

Tout le reste du Manuscrit où Montaigne parle directement et à la première personne, est écrit de sa propre main (on a vérifié l'écriture); mais, dans cette partie, plus de la moitié de la Relation est en Italien. Au surplus s'il s'élevait quelques doutes sur l'authenticité du Manuscrit, il est déposé à la Bibliothèque du Roi, pour y recourir au besoin ⁽¹⁾ Ajoutons, pour l'exactitude, qu'il manque au commencement un ou plusieurs feuillets qui paroissent avoir été déchirés.

A ne considérer cet écrit posthume de Montaigne que comme un monument historique qui représente l'état de Rome, et d'une grande partie de l'Italie, tel qu'il étoit vers la fin du seizième siècle, il auroit déjà son mérite. Mais la façon dont voyoit Montaigne; mais l'énergie, la vérité, la chaleur que son esprit philosophique et son génie imprimoient à toutes les idées qu'il recevoit ou qu'il produisoit, le rendent encore plus précieux.

Pour pouvoir donner cet ouvrage au Public, il falloit commencer par le déchiffrer, et en avoir une copie lisible. Le Chanoine de la Chancelade en avoit fait une; il avoit même traduit toute la partie Italienne; mais sa copie étoit très-fautive, il y avoit des omissions dont le sens souffroit assez fréquemment, et sa traduction de l'Italien étoit encore plus défectueuse. On a donc travaillé d'abord à transcrire le Manuscrit plus exactement, sans en omettre ni en changer un seul mot. Cette première opération n'étoit pas sans difficulté, tant par la mauvaise écriture du domestique qui tint la plume jusqu'à Rome, que par le peu de correction de Montaigne lui-même, qui, dans ses *Essais* ne nous laisse pas ignorer sa négligence sur ce point ⁽²⁾. Ce qui rendoit les deux écritures encore plus difficiles à lire, c'étoit principalement l'orthographe qui ne peut être plus bizarre, plus désordonnée et plus discordante qu'elle l'est dans tout le Manuscrit. Il a fallu de la patience et du teins pour vaincre ces difficultés. Ensuite la nouvelle copie a été bien collationnée et vérifiée sur l'original; M. Capperonnier lui-même y a donné les plus grands soins.

Cette copie remise à l'Éditeur, il a vu la nécessité d'y joindre des notes, soit pour expliquer les vieux mots qui ne sont presque plus entendus, soit pour éclaircir l'historique, et faire connoître, autant qu'il étoit possible, les personnages dont parle Montaigne; mais les notes qu'on y a mises ne sont ni prolixes ni trop nombreuses. Ce n'est pas, comme on le verra de reste, que l'on n'eût pû les multiplier bien davantage, et même les charger de réflexions; mais en se bornant au pur nécessaire, on a voulu s'éloigner de l'excès de ces commentaires diffus où l'érudition littéraire, et quelquefois philosophique, est prodiguée sans intérêt pour l'Auteur qu'il s'agit d'entendre, ainsi que sans beaucoup de fruit pour ceux qui le cherchent, et ne cherchent point autre chose. Il ne falloit peut-être pas un désintéressement médiocre pour résister à la tentation de se livrer à toutes ses idées, à sa verve même, en commentant un écrit de Montaigne; et je ne sais si l'on ne doit pas nous tenir encore plus

(1) Malheureusement le manuscrit de Montaigne a disparu de la Bibliothèque soit avant, soit peu après la Révolution, car personne n'a jamais dit l'y avoir vu à une date quelconque après 1774. (A. A.)

(2) Montaigne, parlant de ses Lettres missives, dit dans ses *Essais*, I, XXXIX: Quoique je peigne insupportablement mal, j'aime mieux écrire de ma main que d'y employer un autre ». Et II. 1: Les mains je les ai si gourdes, que je ne sais pas écrire seulement pour moi, de façon que ce que j'ai barbouillé, j'aime mieux le refaire que de me donner la peine de le démesler ».

de compte de tout ce que nous nous sommes abstenu de faire, que du travail que nous avons fait. Ce que du moins nous ne pouvons taire, ce sont les obligations que nous avons à M. Jamet le jeune, homme de lettres fort instruit, de qui nous avons reçu de grands secours, principalement pour les notes, dont plusieurs lui appartiennent ⁽¹⁾.

La partie de ce journal qui devoit coûter le plus de peine, étoit sans doute l'Italien de Montaigne, encore plus difficile à lire que le texte François, tant par sa mauvaise orthographe, que parce qu'il est rempli de licences, de patois différens et de gallicismes ⁽²⁾. Il n'y avoit gueres qu'un Italien qui pût bien déchiffrer cette partie, et la mettre en état d'être entendue. M. Bartoli, Antiquaire du Roi de Sardaigne, et nouvellement élu Associé Etranger de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, se trouvoit heureusement à Paris pendant qu'on imprimoit le premier volume; il voulut bien se charger de ce travail. Il a donc non-seulement transcrit de sa main toute cette partie, mais encore il y a joint des notes grammaticales, comme nous en avons faites sur le texte François, et même quelques notes historiques: en sorte que tout l'Italien est imprimé d'après sa copie. C'est sur cette même copie et sur les nombreuses corrections qu'il a faites encore à la traduction de M. Prunis, que nous avons rédigé la nôtre, sans trop nous asservir à la Lettre, ce qui l'auroit pu rendre ridicule. Si dans le reste du Journal, toutes les expressions du texte François ont été soigneusement conservées; si l'on a même porté le scrupule jusqu'à représenter l'orthographe du premier écrivain, et celle de Montaigne, c'est pour ne pas laisser soupçonner la plus légère altération, dans l'impression de l'ouvrage, où l'on ne s'en est permis en effet aucune.

II

LA PERTE d'un ou de plusieurs feuillets qui manquent au commencement du Manuscrit de Montaigne, n'est sûrement pas considérable. Car notre Voyageur parti de son Château le 22 Juin 1580, comme il le marque expressément à la fin du journal, s'arrêta quelque tems au siège de la Fère, formé par le Maréchal de Matignon pour la Ligue, et commencé vers la fin du même mois de Juin ⁽³⁾.

(1) M. Jamet a dans son cabinet de bonnes pièces pour servir à l'Histoire de Montaigne, qui n'ont point été connues du Président Bouhier, et qu'il a bien voulu nous communiquer. Elles lui ont été données il y a vingt ans par M. de Montesquieu le fils, et par M. l'Abbé Bertin, Conseiller d'Etat alors Conseiller au Parlement de Bordeaux et grand-vicaire de Périgueux, dans le dessein que l'on avoit de publier une vie de Montaigne plus exacte et plus ample que celle du Président Bouhier, imprimée à Londres. On rempliroit volontiers ce dessein, si l'on pouvoit avoir communication des Lettres de Montaigne que l'on sait être entre les mains de quelques personnes.

(2) On imagine bien que Montaigne en écrivant dans une langue étrangère s'étoit aussi peu gêné qu'en écrivant dans la nôtre. « Je conseillois en Italie, dit-il, à quelqu'un qui étoit en peine de parler Italien, que pourvu qu'il ne cherchat qu'à se faire entendre, sans y vouloir autrement exceller, qu'il employât seulement les premiers mots qui lui viendroient à la bouche, Latins, François, Espagnols, ou Gascons, et qu'en y adjoutant la terminaison italienne, il ne faudroit jamais à rencontrer quelque idiome du pays ou Toscan, ou Romain, ou Vénitien. ou Piemontois, ou Napolitais ». *Essais*. II. XII. Cependant Montaigne étant à Lucques eut envie d'étudier la langue Toscane et de l'apprendre par principes. Il y mettoit, dit-il, assez de teris et de soins, mais il y faisoit peu de progrès ».

(3) Selon Mézerai, le siège de la Fère dura six semaines, et la place ne fut rendue que le 12 septembre 1580.

De plus, le Comte de Grammont ⁽¹⁾ y ayant été tué, il conduisit, avec d'autres amis de ce Comte, son corps à Soissons ⁽²⁾, et le 5 Septembre suivant, il n'étoit qu'à Beaumont-sur-Oyse, d'où il prit la route de la Lorraine. Cependant cette lacune nous laisse ignorer les circonstances de son départ, l'aventure et le nom du Comte blessé (peut-être au même siège de la Fère) que Montaigne envoya visiter par celui de ses frères qui l'accompagnait ⁽³⁾, enfin le nombre et la qualité de tous ses compagnons de voyage. Ceux dont la suite du journal nous donne quelque connoissance, sont : 1° ce frère de Montaigne, le sieur de Mattecoulon, qui, pendant son séjour à Rome fut engagé dans un duel dont il est parlé au deuxième Livre des *Essais*, ch. XXXVII, mais dont il n'est rien dit dans le journal ; 2° M. d'Estissac, probablement fils de la Dame d'Estissac, à qui dans le même Livre des *Essais* est adressé le chapitre VIII De l'affection des pères aux enfants : c'étoit sûrement un jeune homme, puisque le Pape, dans l'audience à laquelle il fut admis, l'admonesta à l'étude et à la vertu ⁽⁴⁾ ; 3° M. de Caselis qui quitta la compagnie à Padoue ⁽⁵⁾ ; 4° M. du Hautoy, Gentilhomme Lorrain, qui paroît avoir fait tout le voyage avec Montaigne ⁽⁶⁾. On voit que ce voyage se fit, tantôt par les voitures de louage usitées alors, mais qui servoient plus à porter les bagages que les hommes, tantôt et le plus souvent à cheval, comme on voyageoit dans ce temps-là, et comme c'étoit particulièrement le goût de Montaigne, qui n'étoit, dit-il, jamais mieux que le *cul sur la selle* ⁽⁷⁾.

Montaigne né vif, plein de feu, bouillant, n'étoit rien moins qu'un contemplatif sédentaire, comme pourroient se le figurer ceux qui le voyent seulement dans

(1) Ce Comte de Grammont étoit le mari de la belle Corisande, qui fut, après sa mort, une des maîtresses de Henri IV.

(2) *Essais*, III, tV, t. V, p. 117 de notre édition. (A. A.)

(3) Montaigne avait eu cinq frères : le Capitaine Saint-Martin qui fut tué à l'âge de 23 ans d'un coup de balle à la paume, *Essais*, I, XIX ; le Sr. d'Arsac, possesseur d'une terre en Médoc qui fut ensevelie sous les sables de la mer ; le Sr. de la Brousse, omis par le Président Bouhier dans la vie de Montaigne, et indiqué dans les *Essais*, II, V, le S. de Mattecoulon, qui fut du voyage ; le S. de Beaugard qui s'étoit fait Protestant. comme on l'apprend par la Lettre de Montaigne qui contient la relation de la mort d'Étienne de la Boétie.

Cette note de Querlon n'est ni complète ni exacte. Voici la liste dressée, en 1875 par Théophile Malvezin d'après des actes authentiques et des textes définitifs ^(*). (Celle donnée par le Dr Payen en 1856 est inexacte sur certains points parce qu'il ignorait divers documents recueillis depuis par Malvezin.) Au décès de Pierre Eyquem de Montaigne, père de l'écrivain, il existait huit enfants : cinq fils et trois filles. Les cinq premiers étaient : Michel, né le 28 février 1533 ; Thomas, né le 17 mai 1534 ; Pierre, né le 10 novembre 1535 ; Arnaud, né le 14 septembre 1541 ; Bertrand, né le 26 août 1560. Les trois filles étaient : Jeanne, née le 17 octobre 1536 ; Léonor, née le 30 août 1552 ; Marie, née le 19 février 1554. Thomas a porté le titre de sieur de Beaugard et d'Arsac, Pierre celui de sieur de la Brousse, Arnaud celui de sieur de Saint-Martin, Bertrand celui de sieur de Mattecoulon. Cependant il reste à expliquer cette phrase de Montaigne. J'étais né vingt-cinq ans et plus avant la maladie de mon père, le troisième de ses enfants en rang de naissance. Il n'y a qu'une seule explication, dit avec raison Malvezin, c'est que Pierre Eyquem, entre son mariage, en 1528, et la naissance de Michel, en 1533, avait eu deux enfants morts en bas âge. C'est ainsi que Montaigne, né troisième, s'est trouvé tout jeune l'aîné de la famille. (A. A.)

(*) Théophile Malvezin, *Michel de Montaigne, son origine et sa famille*. Bordeaux, 1875, p. 129-133.

(4) Ci-après. p. 145-146.

(5) Ci-après, p. 121-122.

(6) M. le Comte du Hautoy qui vit actuellement en Lorraine est de cette famille.

(7) « Je me tiens à cheval sans démonter, tout choliqueux que je suis et sans m'y ennuyer, huit à dix heures, vires ultra sortemque senectæ » *Essais*, III, IX.

sa Librairie, occupé à composer ses *Essais*. Sa jeunesse avait été fort exercée. Les troubles et les mouvemens dont il fut témoin sous cinq règnes qu'il avait vu se succéder, avant celui de Henri IV, n'avoient pas dû ralentir en lui cette activité, cette inquiétude d'esprit (qui produit la curiosité), puisqu'ils l'imprimoient même aux têtes les plus froides. Il avait voyagé dans le Royaume, et ce qui vaut souvent mieux que les voyages, il connoissoit très-bien Paris et la Cour. Sa tendresse pour la Capitale s'épanche dans le troisième Livre des *Essais*, chapitre IX. Jacques-Auguste de Thou, dans les Mémoires particuliers de sa vie (De vitâ sud Lib. 3), rapporte que Montaigne faisoit également sa cour au trop fameux Duc de Guise, Henri de Lorraine, et au Roi de Navarre, depuis Henri IV, Roi de France⁽¹⁾. Il ajoute qu'il étoit aux États de Blois quand le Duc de Guise y fut assassiné en 1588⁽²⁾. Montaigne prévint, dit le même, que les troubles de l'Etat ne pourroient finir que par la mort du Duc de Guise ou celle du Roi de Navarre. Il avoit si bien démêlé les dispositions de ces Princes qu'il disoit à de Thou, son ami, que le Roi de Navarre étoit tout près de revenir à la Religion de ses Pères (c'est-à-dire à la Communion Romaine), s'il n'eût craint d'être abandonné de son parti, et que de son côté le Duc de Guise n'avoit pas trop d'éloignement pour la Confession d'Augsbourg, dont le Cardinal de Lorraine, son oncle lui avoit inspiré le goût, sans le danger qu'il y avoit à l'embrasser. On voit dans ses *Essais*, Liv. III, ch. I, quelle étoit sa manière de se conduire entre personnes de partis différens. Montaigne étoit donc instruit des affaires, et il avoit toute la sagacité qu'il falloit pour y prendre part, s'il eût voulu s'en mêler ; mais il sut heureusement conserver son apathie philosophique dans le séjour et dans tous les teins des plus dangereuses épreuves⁽³⁾.

Quand le goût particulier de Montaigne, pour promener sa Philosophie, seroit moins marqué dans ses *Essais*, la connoissance singulière et très-étendue qu'il avoit des hommes, suppose nécessairement autant d'action que d'expérience : car on ne devine point les hommes dans la retraite d'un cabinet ; on ne les pénètre

(1) De Thou ne dit pas que Montaigne faisoit sa cour au duc de Guise, mais il a reproduit dans ses mémoires ce que Montaigne lui a dit pendant les États de Blois de 1588. Montaigne lui avait révélé le rôle de médiateur qu'il avait joué à la cour de France, en 1514, très probablement, entre le roi de Navarre et le duc de Guise. On trouvera cet entretien reproduit in extenso page 247 de notre Étude sur Montaigne, tome I de mon édition des *Essais*. (A. A.)

(2) De Thou ne dit pas non plus que Montaigne était encore aux États de Blois quand le duc de Guise y fut assassiné. Montaigne qui n'avait aucun mandat spécial aux États, contrairement à ce qu'on avait cru, qui y assistait librement ou tout au plus en qualité de gentilhomme ordinaire du Roi, distinction qui n'avait rien d'une charge astreignante, avait quitté Blois avant l'assassinat qu'il prévoyait et auquel il ne voulait pas assister. Nous savons qu'il méprisait Henri III, mais, d'un autre côté, il n'oubliait pas les tentatives criminelles de Guise, et il voyait bien qu'après la journée des Barricades et la fuite imposée au Roi, il fallait que l'un ou l'autre disparût. (A. A.)

(3) Meunier de Querlon juge ici Montaigne assez mal. Ce n'est pas de l'apathie qu'il oppose aux événements. Je crois avoir montré, dans mon Étude sur Montaigne, que l'auteur des *Essais* a eu une activité politique beaucoup plus grande que celle qu'on avait décrite jusqu'ici. Il a été à la fois très actif et très prudent en même temps que très hardi et très courageux. Son activité a consisté dans la publication même des *Essais* aussi bien que dans ses actes publics comme maire de Bordeaux ou conseiller du Roi ; elle a été particulièrement efficace et courageuse en ce qui concerne la tolérance religieuse et l'accession du roi de Navarre au trône de France. Cependant Meunier de Querlon a su voir que Montaigne avait déployé une certaine activité et tiré partie de l'expérience qu'il acquérait chaque jour. (A. A.)

qu'en les approchant, qu'en les voyant même de fort près. Ainsi la passion des voyages étoit naturelle à un Philosophe curieux de connoître d'autres mœurs, et d'autres hommes que ceux qui l'environnoient. Il est vrai qu'il fit un peu tard, au moins pour le tems, les voyages dont on donne ici la relation, puisqu'il avoit 47 ans; aussi se justifie-t-il de les avoir faits marié et vieux.

Le Journal ne nous instruit point de l'objet précis de ces derniers voyages, ni de l'occasion qui déterminâta Montaigne à quitter ses foyers, à laisser sa femme et sa fille (qui toutes deux lui survécurent) dans les inquiétudes d'une assez longue absence: car, soit dit en passant, notre philosophe étoit bon mari, bon père, bon frère, etc.⁽¹⁾. Ce qui nous paroît évident, c'est que ce ne fut pas la seule curiosité de voir l'Allemagne et l'Italie qui fit entreprendre à Montaigne une promenade de 17 mois, mais que l'intérêt de sa santé y entra pour beaucoup. Il étoit devenu valétudinaire; la gravelle, maladie héréditaire, ou qu'il tenoit, comme il le dit, de la libéralité des ans, et la colique lui donnoient dans ce tems-là fort peu de relâche. Il ne croyoit pas à la Médecine, et son éloignement pour les Médecins est consigné dans ses *Essais*⁽²⁾. L'usage des eaux minérales en bain, en douche, en boisson, étoit dans son opinion la médecine la plus simple et la plus sûre. Il avoit vu les plus célèbres eaux de France; il voulut voir celles de la Lorraine, de la Suisse et de la Toscane. Ce dessein régla principalement ses courses; on le voit sans cesse occupé du soin d'une santé chancelante, se porter vers toutes les eaux minérales de quelque réputation, et en essayer: c'étoit là qu'il se plaisoit le plus⁽³⁾. Or, nous ne pouvons le dissimuler: le goût trop constant de Montaigne pour la recherche de ces eaux ne répand pas beaucoup d'agrément dans son Journal; c'est même ce qui le rend par fois ennuyeux et d'une grande sécheresse. Mais il ne faut point regarder ce journal comme un ouvrage que Montaigne eût la moindre idée de rendre public, au moins dans l'état où il est. Il y a plutôt bien de l'apparence qu'il ne l'avoit fait tenir et continué de sa main que pour se rendre compte à lui-même de tout ce qu'il avoit vu, de tout ce qu'il avoit fait, et des plus petits incidens qui concernoient sa personne. S'il avoit voulu le publier, il nous auroit sans doute fait grâce de tous les détails de régime qui ne pouvoient amuser que lui, et sur-tout de son long séjour aux eaux de Lucques ou della Villa.

Nous aurions pu les supprimer, et la pensée nous en est venue. Mais c'étoit altérer l'original; on n'auroit point eu la Relation de Montaigne dans toute son

(1) Montaigne écrivant à sa femme pour la consoler de la perte d'une fille âgée de deux ans, qu'ils avoient eue après 4 ans de mariage, et qui étoit unique alors, commence ainsi sa Lettre: « Ma femme vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galand homme, aux reigles de ce tems ici, de vous courtiser et caresser encore: car ils disent qu'un habile homme peut bien prendre femme, mais que de l'épouser, c'est à faire à un sot. Laissons-les dire: je me tiens de ma part à la simple façon du vieil âge, aussi en porte-je tantôt le poil, etc ».

(2) II, XXXVII.

(3) « Qui n'y apporte d'allégresse, pour pouvoir jouir le plaisir des compagnies qui s'y trouvent, et des promenades et exercices à quoi nous convie la beauté des lieux où sont communément assises ces eaux, il perd la meilleure piece et plus assurée de leur effect. A cette cause, j'ai choisi jusqu'à cette heure à m'arrêter et à me servir de celles où il y avoit plus d'amenité du lieu, commodité de logis, de vivre et de compagnies, comme sont en France les bains de Bagnères; en la frontiere d'Allemagne et de Lorraine, ceux de Plombières; en Suisse, ceux de Bade; en la Toscane ceux de Lucques, et spécialement ceux della Villa, desquels j'ai usé plus souvent et a diverses saisons. *Essais*, II, XXXVII.